
JOURNAL GÉNÉRAL,
PAR M. FONTENAI.

Du Mercredi 29 Février 1792.

ASSEMBLÉE NATIONALE.
SECONDE LÉGISLATURE.

Séance du Mardi 28 Février.

Pour la Séance de la veille il nous reste à parler d'un supplément de compte rendu que l'Assemblée avoit demandé au Ministre de l'Intérieur sur l'état de la France. Ce supplément n'a rien de plus consolant que le premier discours de M. Cahier. Le Ministre est même un peu surpris, qu'après avoir tout dit le 18, on fut encore venu le 20 lui ordonner de tout dire. Eh bien ! s'il faut encore tout dire, les nouvelles de l'intérieur n'ont rien de consolant. Mais ce n'est pas la faute de la Constitution. Elle est bonne, dit le Ministre, & même très-bonne; avec elle & par elle le Gouvernement marcheroit à merveille. Mais ce c'est la Constitution même qu'il faudroit faire marcher. « Oh ! oui; c'est là le *tu autem*, disoit un Orateur en bure. Mais en attendant que cette Constitution marche, chaque jour apporte la nouvelle de quelque insurrection suivie de grands défordres, de cruautés, de pillages & de férocités. On connoit celles de Noyon, de Dunkerque, de S. Omer. Tous les Départemens du Nord sont dans l'inquiétude pour les subsistances. On y craint que ces grains demandés pour nos Frères du Midi, ne soient pour nos Frères les Anglois, ou les Hollandois, qui viendroient nous les revendre chèrement; & ce que le Ministre ne dit pas, on craint même que ces grains ne soient destinés à des approvisionnemens pour un pays où l'on n'en manque pas, mais où certain parti seroit bien aise d'en ramasser ce qu'il en faudroit pour des armées qui se repleroient vers ses cantons, en abandonnant & le Nord & le centre.

Comme le Peuple résiste à ces exportations vers ce Midi, où les Catholiques sont défarmés, le Ministre propose de recourir à la Pologne, à l'Italie, à l'Amérique; ce qui laisse entrevoir qu'au moins on a le temps d'attendre.

Il propose aussi d'établir un cordon vers les Alpes pour empêcher le Cultivateur d'aller vendre son bled aux Savoyards; de mettre fin à toute exportation par mer. Ceux de nos Généraux chargés d'arrêter les ennemis au Nord sont sur-tout de ce dernier avis.

Enfin le Ministre répond que, si la Constitution

ne marche pas, il n'en est pas coupable; qu'il a donné assez de preuves de son zèle civique pour la Constitution, puisqu'il a demandé au moins deux cens Décrets nécessaires pour la faire marcher; qu'on ne doit pas légèrement calomnier un Citoyen, quand même il seroit Ministre.

On l'accusoit de n'envoyer les Loix qu'au moment où elles sont devenues inutiles. Il veut bien ne pas remarquer qu'une Loi, devenue inutile dans quelques jours, est une Loi un peu singulière; il se contente d'observer que tous les quinze jours il a le soin d'envoyer à l'Assemblée la liste de toutes celles qu'il fait partir pour les Départemens; que six jours avant l'imputation, l'Assemblée avoit encore reçu de lui une liste assez nombreuse des Loix expédiées la dernière quinzaine.

On ne résiste pas à tant de civisme. La justification du Ministre sera imprimée.

Parmi les observations qu'on se permet sur les moyens de pourvoir aux subsistances, nous remarquons celle de M. Loustalot. Cet honorable trouve qu'il y a loin de Nismes à Dantzic, de Toulouse en Amérique. L'Espagne a des contrées où la récolte a été abondante. Le Ministre pourroit.... Non, non; on ne veut pas du bled des Espagnols. C'est la réponse que font de longs murmures.

M. Bremonnier veut bien du bled Américain ou Polonois; mais notre change n'est pas à un point favorable. Pour compefer la perte ne pourroit-on pas acheter à crédit pour trois ans? On a bien peur que non. Le tout finit par demander aux Comités un nouveau Rapport.

Aujourd'hui ce sont les matricules, les rôles d'imposition, les recouvrements de 91 & 92 qui occupent l'Assemblée. M. le Rapporteur du Comité des Contributions sent qu'il est bien fâcheux que le zèle pour ces contributions ne soit pas aussi ardent que l'a été le zèle pour la Révolution; le projet de décret qu'il présente pour accélérer les recouvrements, ne paroît pas satisfaisant à M. Jacob Dupont; ce M. Jacob, sans nous donner des moyens bien précis, espère au moins que l'on en trouvera; qu'avec un peu de patience. Nos finances se rétabliront; qu'après avoir été long-temps battu par la tempête, le vaisseau de l'Etat arrivera enfin à bon port. Pleine de cet espoir, l'Assemblée décrète l'impression de ce projet.

Une lettre des Administrateurs du Bas-Rhin vient

encore apporter la nouvelle de nouveaux Emigrés. Ceux-ci sont trente-un Officiers ou Soldats d'un Régiment de Chasseurs, en garnison à Offendof. Quelques-uns des effets militaires, qu'ils vouloient emporter, ont été arrêtés par un autre Régiment qui n'a pas encore suivi leur exemple.

Sur cette nouvelle, un de nos Orateurs, Croix de Saint-Louis, animé d'un beau zèle, fait la motion expresse que tous les Officiers, ses anciens confrères, soient sujets à la même punition que les simples Soldats, pour fait de désertion. M. Albite appuie avec chaleur la motion Mais elle va dormir au Comité Militaire.

Les Commissaires civils écrivent d'Avignon qu'ils ont rencontré de grands obstacles à leur mission, qu'ils se font vus inculpés dans quelques journaux; mais qu'ils espèrent que l'Assemblée ne les jugera pas, avant d'avoir appris d'eux-mêmes les détails de leur conduite.

M. le Président annonce avoir reçu au commencement de la Séance une dénonciation en forme d'Adresse contre le Ministre de la Guerre; il reçoit en ce moment une lettre de M. Auzelin, portant: qu'il est de la plus grande importance que lecture soit faite incessamment de ladite dénonciation. L'Assemblée ne croit pas à cette importance, renvoie l'Adresse au Comité & passe à l'ordre du jour.

Une lettre de M. du Bertrand vient l'inviter encore à s'occuper du sort des aspirans à la Marine; la lettre est renvoyée au Comité.

M. Quinet reprend la discussion sur les moyens à prendre pour le recouvrement de l'impôt; la mesure qu'il reproduit encore consisteroit en ce que nul ne puisse toucher son traitement, ou exercer de fonctions publiques sans une bonne preuve que les Contributions foncière & mobilière sont d'avance bien & dûment payées.

M. Dubreuil prend la parole & dit: « je ne suis qu'un bon Agriculteur, la simplicité est mon partage; je vais parler pour la campagne. Jusqu'ici, loin de protéger nos chaumières. Les villes ont été notre fléau, les hommes à talent ont trompé nos Assemblées primaires & électtorales. La grande cause du retard du recouvrement est l'arbitraire des Corps Administratifs ». Divers Membres succèdent à l'Orateur campagnard, chacun présente son projet, nous verrons celui qui l'emportera.

M É L A N G E S.

A M. Fontenai

Il est fâcheux, Monsieur, que vous ne puissiez être par-tout, & que votre état ne vous permette pas d'aller en quantité d'endroits, où l'on peut étudier l'opinion, bien mieux que dans la bonne compagnie. Autrefois, l'opinion, formée dans la bonne société, descendoit dans les classes les moins urbanisées, & y portoit cet esprit de douceur, d'aménité, ce ton d'égards & d'attention qui suppléoit à la sévérité des Loix: aujourd'hui, au contraire, l'opinion remonte des classes les moins civilisées & va dominer sur tous les Ordres de l'Etat. Il faut donc aller à sa source, la chercher dans ces Clubs où elle s'agit avec

fièvre, dans ces Cafés où elle se hume avec les liqueurs qui l'échauffent, dans ces tripots, où elle calcule les victimes que la perte au jeu lui assure, dans ces Spectacles, en un mot, où tour à tour, en l'effrayant & en l'égayant, on veut essayer de l'accaparer. C'est-là où il faut aller s'instruire de ce que l'on peut attendre ou craindre de l'opinion. J'ai assez de philosophie pour ne pas dédaigner ni redouter de me trouver dans ces différens lieux. Je vais vous rendre compte de mes observations: elles vous retraceront les principales scènes qui se sont passées, depuis huit jours, à Paris.

Comme je lis attentivement votre Journal, j'y ai vu avec plaisir que vous aviez remarqué le projet de contre-révolution, dont le noyau s'établisoit à Paris. Mais ces mal-adroits Monarchiens, Feuillans, constitutionnels, & autres mi-toyennistes ont fait claquer leur fouet trop haut. Tous les lieux publics retentissoient, il y a dix jours, de leurs défis adressés aux Jacobins, & de leurs insultes faites à tous ceux qui en conservoient le costume. L'air des Carnibales, *ça ira*, étoit proscrié; & les seuls airs à la louange du Roi & de la Reine étoient applaudis. De hardis spadassins soutenoient, par leurs menaces provoquantes, les propagateurs de cette nouvelle opinion. Plusieurs individus de la Garde constitutionnelle du Roi se font faits remarquer à ce sujet même, sous leurs uniforme. Aidés de cette phalange, les Directeurs de la contre-révolution Parisienne, toujours sous l'inspection du Grand-Maître de Bruxelles, se croyoient au comble de leurs vœux. Déjà dans leurs Comités secrets, ils se rioient des Princes François, dont ils effaçoient toute la gloire; ils se partageoient les places, les dignités d'où ils avoient grand soin d'exclure les Emigrés; & ils écrivoient dans toutes les Cours de l'Europe pour les instruire de l'inutilité de leurs efforts, dans la vue de produire en France un changement qui ne seroit dû qu'à leur génie & à leurs talens. Tous les Papiers qui sont dévoués répétoient les uns après les autres que l'opinion étoit changée; que la contre-révolution étoit faite; & qu'on n'avoit nul besoin de toutes ces années dont la France entière redoutoit l'approche. D'un autre côté, les Chefs investissoient le Château, influençoient hommes & femmes, & cherchoient à persuader au Roi & à la Reine que jamais les Autorités n'avoient été plus respectées en France, le Peuple, plus subordonné, & l'ordre mieux établi.

L'impudence de ces propos, en contradiction avec les traits d'anarchie que vous recueillez journellement, Monsieur, à la honte de l'humanité, ne pouvoit être apprécié dans ce séjour, de toutes parts, circonvenu par l'intrigue & le mensonge. Les meneurs profitent habilement de cette erreur; ils déterminent la Reine à une démarche, par laquelle ils se propoient de faire croire à l'Europe entière que l'anguste sœur de Léopold étoit à la tête de leur parti; qu'elle reconnoissoit que tout Paris lui rendoit les hommages qui lui étoit dûs; & que, pour maintenir les François dans le devoir, il lui suffisoit de la présence des seules troupes de l'Empereur près de nos frontières.

C'est avec de pareils discours, & de semblables chimères, que les Monarchiens ont réussi, quelque temps, à paralyser l'ardeur de toutes les Puissances de l'Europe pour réintégrer le Roi de France sur son Trône. Mais, comme ils ne peuvent douter, à présent, malgré toutes leurs mesures, de la prochaine & prompte action des forces étrangères, ils ont brusqué ce dernier moyen qui leur restoit. Et c'est après le voyage de Varennes, le plus perfide conseil qu'ils aient pu donner à la Cour ! Victime de ces insinuations, dont il lui auroit peut-être été bien difficile de saisir le danger, la Reine va, le Lundi-gras, au Spectacle des Italiens. Les Meneurs s'étoient emparés de toutes les places au parterre & dans les loges ; ils s'étoient vantés d'avance d'y triompher & d'y faire crier exclusivement, *vive le Roi, vive la Reine*. Les Acteurs & les Actrices entrèrent parfaitement dans ces vues : ils se retournoient, avec affectation, vers la loge de la Reine, toutes les fois qu'ils jugeoient quelqu'application digne de Sa Majesté. Les Jacobins furent hués, conspués, expulsés, non cependant sans de violens débats, & des coups même donnés sous les yeux de Sa Majesté. (V. votre N^o. 54).

Depuis cette époque, les Jacobins n'ont cessé de chercher à se venger de cette scène, & par suite, presque tous les Spectacles ont été plus ou moins troublés, ensanglantés. Ils se réunirent en force le Mercredi suivant, au Théâtre de la Nation, pour empêcher d'y donner *Médée*. (Voyez votre N^o. 57).

Cependant les contre-révolutionnaires Parisiens s'efforçoient de rallier leurs agens dispersés par la fureur que montroient les Jacobins. Les premiers firent sur-tout valoir en leur faveur, & s'attribuèrent toute la gloire d'une scène qui eût lieu le Jeudi au soir suivant, dans la grotte d'Herculanum. On a raconté fort diversement ce qui s'y passa. Voici l'exacte vérité. Je n'ai pas laissé tomber un seul mot, une seule situation. Passez-moi les expressions de circonstance & de localité.

Tandis qu'on y boit de la bière & du punch, une musique agréable y flatte ordinairement l'oreille. Un Maréchal-des-logis, fort & vigoureux d'expression & de caractère (voyez votre N^o. 44), buvoit gaîment la liqueur avec de joyeux convives. Il demande qu'on joue l'air, *ô Richard, ô mon Roi* ! Une voix s'élève de la table la plus prochaine, où étoient réunis un groupe de deviseurs, & demande l'air, *ô ira*. — J'ai la priorité, dit le Maréchal. — Cela m'est égal, réplique le quidam ; on ne jouera pas l'air des tyrans. — Vous êtes un Jacobin.

— Oui, Monsieur, je m'en flatte. — Vous & vos pareils, êtes véritablement nos tyrans. Vous êtes des gueux. — Mille voix de répéter aussi-tôt, point de Clubs, point de Clubs. — Le quidam veut en faire voir l'utilité, veut pérorer : on lui ferme la bouche, en lui criant de tous côtés, qu'on ne veut point de ses raisons, & encore moins de Clubs. — C'est M. Bazir, s'écrie une voix. — Tout le monde alors de s'approcher pour contempler à son aise un Jacobin, un panégyriste de l'air des Cannibales. — On a bien fait de le nommer, dit un des athlètes, anti-jacobinites : j'allois lui appliquer sur les épaules des décrets dont il auroit senti

l'exécution indépendamment de la sanction du Roi, & qui auroient eu plus de durée que les siens. — Eh ! qui Diable, dit-on ici, eût reconnu en ce lieu, dans cet équipage, en frac, en bottes, en catogan, un Législateur suprême de la France, un souverain dispensateur de ses destinées ? — Ne voyez-vous donc pas que c'est un Dieu qui a quitté l'Olympe, pour venir, au milieu de nos orgies, se délasser des soins du Gouvernement de l'Univers. — Parbleu, vous l'avez bien deviné. Tenez, approchez-vous. Ne voyez-vous pas près de lui cette fille unique, qui prêchant la liberté au peuple, a su fixer sur elle les regards des maîtres du monde ? C'est elle : oui, c'est Mademoiselle Theroigne de Mericourt, en Amazonne. — Chacun alors de promener de très-près ses yeux, depuis les pieds jusqu'à la tête, sur la déesse tutélaire du peuple amateur ; & tous de répéter les uns après les autres. — Oui, c'est elle, par devant derrière.

La dignité des personnages, une fois connue, la scène a pris alors une autre face. Ce n'est plus une arène de gladiateurs, c'est un Lycée où on se dispute à qui pourra le premier avoir la gloire de combattre un champion échappé de l'illustre aréopage. Du fond de la grotte, s'élance au milieu de la foule, un particulier qui lisoit tranquillement les papiers publics : il prend la parole avec véhémence, & s'exprime ainsi : « Je viens malheureusement pour moi de tomber sur un article signé Condorcet. Qu'il m'inspire d'indignation, cet homme au style pédantesque & roide, n'aguère l'apôtre de la tolérance, maintenant acharné persécuteur, marchand de poisons & d'impostures ; vil adulateur de la tyrannie, & , grâces auquel, on ne dira plus seulement que les Philosophes ont soutenu toutes les absurdités, mais qu'ils ont loué toutes les infamies ! Aucun intérêt personnel ne m'anime contre lui ; non, Dieu merci, mes regards n'ont jamais été affligés par sa présence. Je le méprise, comme doit le mépriser quiconque a des principes & des mœurs ; je le méprise, parce que n'importe ce qu'il ait fabriqué, l'on voit percer, même à travers du masque, dont quelquefois il a essayé de se couvrir, tantôt la morgue ridicule des sophistes, tantôt une férocité lâche, & jamais aucun sentiment vertueux ; j'en atteste ceux qui, bravant l'ennui, ont eu, ainsi que moi, le rare courage de le lire ». — En entendant ce discours, vous eussiez vu M. Bazir palir & grincer des dents. — Retenez votre indignation, lui crie-t-on, & sur-tout point de signal pour nous faire assaillir ici par vos *sans-culottes*. Jusques-là, il ne vous fera fait aucune insulte, aucun outrage : mais au moment où nous serions attaqués, nous ne répondrions ni de vous, ni de votre chère compagne. — Cependant pressée de défendre un si illustre champion que M. de Condorcet, Mademoiselle Theroigne vainc l'espece de frayeur qui l'avoit saisie en se voyant dans un lieu aussi profane, se lève & veut rompre le silence où elle étoit restée. — Comment, dit-elle, peut-on traiter ainsi un membre (grands éclats de rire) d'une société qui a rendu de si grands services à la révolution ! — Sa voix est aussi-tôt étouffée par ce cri général. — Point de Clubs. — A ces mots, tout son courage est abattu comme par un coup de foudre. Elle s'assied, & concentrant sa douleur &

la rage sous un air de calme. Telle on eût vu la Déesse des *Sans-Culottes* du temps jadis, réduite à son orgueilleuse & haineuse fureur comprimée, si Jupiter, fronçant le sourcil & lui tournant le dos, eût fait bruir son foudroyant tonnerre, lorsqu'elle osa l'apostropher par ces mots : *Quoi ! moi la Reine des Dieux. Ast ego quæ divum incedo regina.* — Mais un Orateur, fort de ses poumons & de sa raison, a fait entendre cette diatribe contre les Jacobins.

— « Depuis long-temps, tout honnête homme, quelque aveugle qu'il eût été d'abord, convenoit que, puisque l'on avoit des troupes pour repousser les ennemis du dehors, & des Magistrats pour surveiller la Police intérieure, les prétendus amis de la Constitution étoient fort inutiles. Depuis long-temps, l'on se demande de quel droit prenoient une part active à l'Administration ces individus que le Peuple, libre de choisir ses Administrateurs, avoit laissés à l'écart. Aujourd'hui, la Secte est jugée, non-seulement inutile; mais dangereuse. L'on fait qu'elle méprise & Loix divines & Loix humaines; qu'elle veut la République, parce que la Monarchie a été décrétée; comme elle demanderoit un nouvel état de choses, si la République existoit. L'on fait, que de jours en jours, son audace s'accroît; qu'elle commet ou fait commettre des forfaits, dont frémit la nature, & qu'elle en prémédite de nouveaux. D'après cela, si les dépositaires du Pouvoir ne veulent ou ne peuvent la détruire; si leurs réponses sont équivoques & leurs précautions illusoires, alors les bons Citoyens doivent se réunir, ils doivent surtout se délier de l'imprévoyance, des irrésolutions, des lenteurs qui, trop souvent perdirent leurs pères, en l'aisant aux scélérats le choix des postes & du moment de l'attaque. En général, je n'ai vu nulle part plus de faiblesse que parmi ceux, qu'on est convenu, je ne fais trop pourquoi, d'appeler les gens de bien. Ils nomment cela vertu; moi, je le nomme sottise. Car où est la Loi, je vous prie, qui m'ordonne de vivre en état de guerre, comme en état de paix? Où est la Loi qui, lorsque je puis montrer de la vigueur, m'ordonne d'opposer pour toute défense des gémissements ridicules, & d'essuyer le premier feu du Brigand que je vois me coucher en joue. — Ce discours, entendu avec attention, paroïssoit faire la plus vive impression. Mlle Théroigne se leva encore & veut parler. — Taisez-vous, Mademoiselle, lui répliqua l'Orateur, je ne vous rendrai jamais raison qu'au lit, quand vous voudrez. — Attérée par ces mots, elle se remet sur son siège, & pour surcroît de malheur, entend l'air : *O Richard ! ô mon Roi !* Suivant la convention, elle a eu en suite l'air : *ça ira.* Mais elle n'en a pas demandé davantage, elle s'est retirée avec son Féal, vers onze heures un quart du soir, après deux grandes heures de crise semblable.

Cette affaire ne restera pas là, Monsieur. L'honneur de la Jacobinière sera vengé. D'ailleurs, on a sur le cœur l'humiliation recue aux *Italiens* le Lundi. La soirée de Vendredi dernier, inspire bien d'autres projets de vengeance. Vous savez, ou ne savez pas, que le Théâtre du *Vaudeville* a été imaginé pour faire chanter le Peuple, & pour

le détourner de la Révolution en chantant. Les contre-révolutionnaires Parisiens y étoient en grand nombre. On jouoit une pièce qui prêtoit à de fréquentes applications contre les Jacobins : c'étoit *l'Auteur du moment*, ou *M. Chenier renvoyé à l'école.* Du conflit des bravos & des sifflets, on en vient aux coups de cannes, de sabres, &c. un jeune homme est mort depuis de ses blessures. Les Jacobins furent chassés. Mais ils allèrent chercher du renfort, entourèrent le Spectacle, & forcèrent tous ceux qui sortoient de la Salle de crier : *Vive la Nation.* La Garde Nationale faisoit une haie pour protéger la sortie de Spectateurs. Mais elle ne put empêcher que deux Pages ne fussent très-maltraités & traînés dans le ruisseau. Deux des Femmes-de-chambres du Château éprouvèrent les derniers outrages. Les uns remplissoient de neige leur coset, tandis que d'autres leur en jettoient sous les jupons. Le lendemain, au Théâtre de la rue de Richelieu, on força tous les Spectateurs d'entendre, chapeau bas, l'air : *ça ira.* Avant-hier, les Musiciens de ce Spectacle allèrent, vers les huit heures du soir, à la grotte d'Herculanum, y firent jouer le même air, l'y jouèrent eux-mêmes. Vers les onze heures, une troupe de Jacobins vint purifier ce lieu de toutes les injures anti-révolutionnaires qui s'y étoient débitées. Ils parcoururent tous les Cafés & toutes les Grottes du Palais-Royal, y firent crier : *vive la Nation*, jouer l'air *ça ira*, arborer le pavillon tricolor, & brûler la partition de *O Richard ! ô mon Roi !* Ainsi, Mademoiselle Théroigne l'emporte sur la secte contre-révolutionnaire des Monarchiens & sur tous ceux qu'ils font mouvoir. Et qui pourroit le disputer à une femme qui connoît tout l'Empire de son sexe?

Ne croyez donc pas, Monsieur, que l'empire des Jacobins puisse s'affaiblir même, sous un régime qui laisse l'espoir de la loi agraire, & la liberté d'aller impunément partager le mobilier de son voisin. Aussi sous le règne anarchique qui nous oppresse, ne voyons-nous qu'horreurs; & tout nous appelle au crime. Croiriez-vous que dans la rue du Roule, on voit cette affreuse gravure dans la boutique d'un marchand, & exposée à sa fenêtre : c'est un homme vêtu en Capucin, avec une tête informe. Au haut on lit : *Voyageur de Varennes.* Et on veut ramener, par la seule persuasion, à des idées plus saines un pays où on se permet de pareils attentats contre les Loix !

Je suis, &c. DUFOUR.

DU 28 FÉVRIER 1792.

PAIEMENT DES RENTES A L'HÔTEL-DE-VILLE.
Six derniers mois de 1791. Lettre E.

B O U R S E.

Emprunt de 80 millions, avec Bulletins.....	12 $\frac{1}{2}$.b.
— Sans Bulletin.....	5.4 $\frac{7}{8}$.5.b.
Emprunt de 125 millions, Déc. 1784.....	31 $\frac{1}{2}$.4.4 $\frac{1}{2}$.b.
— Sorties.....	1 $\frac{1}{2}$ p.
— Sorti en viager.....	9 $\frac{3}{4}$. $\frac{1}{2}$.b.
Action nouv. des Indes.....	1325.30.35.30.23.24.23.
Caisse d'Escompte.....	3855.58.60.58.55.58.60.70.
Demi-Caisse.....	1928.30.28.29.30.31.
Quittance des Eaux de Paris.....	445.